

Chapitre 1er :

Parole de Dieu et parole humaine

Paru en 1933, le recueil de conférences intitulé par Pierre Maury : *Parole de Dieu et parole humaine*, est donc le premier grand texte de Barth qui fut accessible au public de langue française. Maury avait d'ailleurs emprunté ce titre, bien meilleur que l'austère titre allemand *Das Wort Gottes und die Theologie*, à l'édition anglaise : *The Word of God and the Word of man*. Son succès fut immense. Deux mille copies furent vendues en quatre mois. Beaucoup décidèrent à ce moment-là de devenir pasteurs. Cette traduction était une création, plus même : une révélation. Elle inventait un nouveau vocabulaire et esquissait une posture théologique inédite.

En fait, comme ces textes datent des années 1916 -1922 et sont donc contemporains de la rédaction du *Römerbrief* en ses deux versions, on peut dire que ce recueil a joué en France et en Suisse romande le rôle qu'avait joué à l'époque *l'Épître aux Romains* en Allemagne. D'entrée de jeu, apparaissait déjà, dans le titre même, l'approche dialectique de Barth. La « Parole de Dieu », qu'elle soit annoncée par la prédication du pasteur ou systématisée par le théologien, ou même qu'elle soit celle de la Bible elle-même, dans laquelle il faut chercher *la Parole dans les paroles humaines*, est traversée par un paradoxe, une problématisation. Dieu parle, oui ; mais il ne parle qu'au travers de ce qui n'est pas lui. La Bible est en même temps une Parole qui m'est adressée de la part de Dieu et une parole tout humaine, multiple et même, à certains égards, contradictoire. Et heureusement ! Ainsi donc, Dieu est à la fois Autre que nous et proche de nous.

Il faut bien voir la nouveauté de ce geste. D'une part, le sens de la mission des pasteurs changeait. Ils n'avaient pas à christianiser les élans de l'être humain, à justifier sans arrêt ce qu'ils font et ce qu'ils sont, mais ils étaient (seulement) témoins d'une Parole qui les dépasse, eux et leur

auditoire. Parole de Dieu. Dieu n'avait plus besoin d'être aidé, justifié, légitimé. Du coup, le pasteur était comme libéré. On n'avait plus besoin de défendre Dieu !

Mais d'autre part, les distancés de l'Eglise, les laïcs, les philosophes étaient aussi pris au sérieux, car leurs recherches, leurs doutes, leurs questions étaient celles et ceux de la Bible elle-même en sa diversité. Parole humaine. On en avait assez des discours convenus, des héritages non critiqués, des traditions et institutions ecclésiastiques. Le « christianisme », souvent écrit entre guillemets, était mis en crise. Une grande inquiétude traversait cette nouvelle théologie s'exprimant en paradoxes, en volte-face, en rebondissements. Moins on comprenait, plus on était attiré...

Le retable d'Issenheim

Dans ces conférences, Barth évoque très souvent une œuvre d'art, le Retable d'Issenheim de Matthias Grünewald à Colmar, qui l'accompagnera par la suite durant toute sa vie. On a beaucoup parlé de musique à propos de Barth, de Mozart bien entendu, mais peut-être insuffisamment de peinture, d'image, de vision, l'esthétique étant, à mon avis, au centre de sa manière de concevoir une systémique de la foi chrétienne. Il nous a souvent dit qu'il « voyait » les choses avant de les écrire et que le plan de la quatrième partie de la *Dogmatique*, celle de la christologie, lui était apparu en rêve pendant ses vacances à Lugano en 1951... Quoi qu'il en soit, le geste de Jean-Baptiste, tendant l'index vers Jésus crucifié, pour diriger le regard du spectateur sur l'objet de la foi, va rester la posture constante de cette théologie. L'homme est témoin, seulement et exclusivement témoin, d'un événement qui le dépasse et qu'il est appelé à signifier, Dieu crucifié dans l'homme Jésus. « Il faut qu'il croisse et que je diminue », cette parole de l'Evangile de Jean figure juste au-dessus de l'index du Baptiste pointé sur un Christ à la fois martyrisé, portant les marques de la flagellation, y compris les épines et les clous, mais dont le corps se trouve démesurément grandi jusqu'à faire ployer la traverse de la croix. Mélange chez Grünewald de réalisme et de sollicitation non réaliste. Christ vrai Dieu, vrai homme ?

Mais Barth s'est aussi intéressé à l'ensemble formé par l'Annonciation, la Nativité et surtout la Résurrection, quand le peintre renonce à décrire de manière réaliste la sortie du tombeau au profit de l'expression d'un mouvement puissant : le Christ s'élançant au ciel, comme libéré de toute attache terrestre. Là encore, Grünewald ne « décrit » plus une réalité, mais en décolle, pour nous signifier *autre chose* que ce que nous avons d'abord cru percevoir. C'est en fait la Transfiguration qui est ici l'interprète de la Résurrection : « Et il fut transfiguré devant eux. Et sa face brilla comme le soleil » (Matthieu 17.2). La lumière de la résurrection éclaire le drame de la croix.

Allons plus loin. La prédilection de Barth pour ce Retable ne s'explique pas seulement pour ces raisons. Car toute la compréhension de son œuvre est là, dans ce geste de montrer, non de produire ; de signifier, non de légitimer ; d'esquisser, non de conclure. Celle-ci s'est voulue non pas accomplissement, « cathédrale » comme on l'a dit et redit, mais humble annonce, prophétie inchoative*, donc partielle, de la Rédemption finale. Comme Jean-Baptiste, Barth n'a jamais prétendu apporter l'Évangile, mais seulement y conduire. Est-ce un hasard dû aux circonstances et à l'âge uniquement que l'auteur n'ait finalement pu faire paraître qu'une œuvre inachevée ?

Expressionnisme

A la relecture, ces conférences font penser à l'expressionnisme allemand en peinture et en littérature du début du XXe siècle. Selon les spécialistes, l'expressionnisme, contrairement à l'impressionnisme, « déforme et stylise la réalité pour atteindre la plus grande intensité expressive ». On met en scène des symboles, on utilise des couleurs violentes, on procède par lignes acérées et brisées. Réagissant contre l'académisme et la société tout entière, avec ses hypocrisies, ses grandes phrases et ses guerres, on déconstruit – comme on dit aujourd'hui – le réel et la culture qui prétendait le reproduire. *Le Cri* du peintre Edvard Munch résume ce mouvement, tout comme *Les grands chevaux bleus* de Franz Marc. On peut même remonter, paraît-il, au Greco et à...Grünewald.

Serions-nous tentés de comparer ce mouvement artistique avec les débuts de la théologie dialectique, appelée d'ailleurs « théologie de la crise » ? La crise, ou la mise à l'épreuve du discours hérité du protestantisme 'moderne', comme on disait, c'est-à-dire de l'historicisme et du psychologisme ? La crise, ou la fin d'un certain christianisme bénissant les canons et en l'occurrence la guerre de 1914-18 ? La crise, ou la mise en crise de la critique historique elle-même, quand Barth écrit dans la Préface à la deuxième édition du *Römerbrief* : « A mon sens, ceux qui pratiquent la critique historique devraient être *plus critiques* ! »